

Carrefour de la Vierge Couronnée

Le moteur de la machine à coudre ronronnait, meublant le calme vespéral. Depuis que M. Heinmann avait offert à sa femme cet instrument perfectionné pour les vingt ans de leur mariage, Clarisse et Julie étaient contraintes de supporter, entre retour d'école et dîner, en fond sonore à leurs jeux, à leurs disputes ou à leurs devoirs, ce vrombissement qu'elles jugeaient exaspérant. Leur mère était sûre d'elle et elle avait une tendance fâcheuse mais réelle à emballer le moteur qui tournait bien trop souvent au-dessus de son régime. C'est qu'elle avait décidé à la faveur de cette acquisition de renouveler la décoration de sa maison. Les garçons, eux, se fichaient éperdument de ces occupations féminines, des chiffons, des colifichets et autres affûtiaux ! Au retour de l'école, ils empoignaient le grand pain, débattaient une plaque de chocolat qu'ils partageaient et dont ils garnissaient leur casse-croûte puis prenaient la tangente, persuadés d'avoir devant eux une immense plage de liberté avant de se rappeler la nécessité de rentrer apprendre leurs leçons. Bien sûr, les jumelles trouvaient ça chouette de choisir avec leur mère des rideaux « Picasso ». Elles ne connaissaient pas vraiment le sens de cette dénomination qui signifiait quelque chose comme bariolé, non figuratif ou abstrait. Finies les fleurs traditionnelles qui plaisaient encore aux grands-mères, mais certainement plus aux adolescentes. L'art moderne faisait son entrée dans la maison. Le « Picasso » que cousait leur mère présentait des figures bizarres. Des triangles dont on avait oublié de fermer la base voisinaient avec des spirales, des lignes blanches esquissées chevauchaient des sortes de

rectangles inachevés, ébauchés à coups de grossiers traits de pinceaux, des constellations orange étaient ponctuées de sphères noires, le tout sur fond gris pâle. Les jumelles allaient apprendre au lycée que leurs proches s'étaient trompés de peintre et que les rideaux installés dans leur salle à manger rappelaient davantage Miro que Picasso. Ainsi vont les raccourcis populaires.

La machine à coudre, donc, était un meuble véritable, installé dans la pièce à vivre, parce que convertible, une fois le travail achevé, en une sorte de chiffonnier ou de bonheur du jour. La partie « ouvrière », plateau, tête, aiguille, roue, s'escamotait dans les profondeurs du meuble, grâce à un ingénieux système de charnières piano. Une porte dissimulait la courroie, un couvercle se rabattait sur le dessus, il n'y avait plus qu'à placer l'inévitable napperon puis le bouquet de fleurs et la pièce perdait son caractère d'atelier de couture pour retrouver sa vocation de « living ». C'était un tour de passe-passe que ne permettait pas l'ancienne machine à coudre qui offrait aux regards, perpétuellement, son caractère besogneux avec sa grande roue, sa courroie tendue, le grand pédalier actionné non pas à l'huile de coude mais à l'huile de genoux et de chevilles. Tout au plus, l'étrange corps en fonte noire, rappelant un animal fantastique, recevait-il, à la fin de la journée, son chapeau de feutre, sous lequel il dormait jusqu'au lendemain, ou mieux, dans le meilleur des cas, il arrivait qu'on lui offrît une solide cage en bois, espèce de mallette le couvrant, comme on place sur la soupière son couvercle pour garder au chaud. Cette machine à coudre ancienne, antique, archaïque, avait été reléguée dans un coin du grenier, pour tenir compagnie à d'autres utilitaires de sa génération, eux aussi dépassés par le progrès : un fourneau à bois, détrôné par l'avènement du poêle à feu continu, grand avaleur de boulets, un coffre de rangement remplacé par une garde-robe, une table de cuisine en bois

blanc, contestée par sa remplaçante en formica, tellement plus pratique d'entretien.

La frénésie cousante de Madame Heinmann n'avait plus de limites. Après les rideaux, était venu le renouvellement du trousseau de maison. Elle avait décidé que les draps en lin et en mi-fil occupaient trop de volume dans sa machine à laver. Elle avait acheté des kilomètres de tissu, solide certes, mais moins épais que les précédents. De ses genoux partait ce chemin d'étoffe qu'engloutissait bruyamment sa fidèle compagne. De l'autre côté tombait le même chemin parfaitement ourlé lors d'un premier passage, joliment fini lors d'un deuxième passage par une broderie de couleur : feston bleu ou bourdon rose. Son mari ne s'était pas moqué d'elle ! Il avait choisi, sinon le dernier modèle, du moins un modèle très récent, une sorte de prototype de machine à coudre intelligente sachant non seulement ourler, piquer, surfiler, c'est-à-dire remplir toutes ses obligations classiques mais encore, broder différents points en différentes tailles sur différents supports. Il suffisait de faire les réglages nécessaires pour commander ce qu'on attendait d'elle et la voilà qui exécutait le programme choisi. Un monstre d'ingéniosité et de technologie ! La preuve : pour exploiter ces possibilités et ne pas laisser en jachère les performances futures, Madame Heinmann était allée prendre des cours, offerts par la Maison Singer, (car bien sûr, en changeant de modèle de machine, on était resté fidèle néanmoins à la marque de référence), afin de se familiariser avec cet embryon d'ordinateur. Elle avait plutôt bien réussi son stage, vu la cadence à laquelle elle travaillait et les piles de draps, de taies d'oreillers, de housses de polochons, de couvre-lits qui sortaient de ses mains et de son engin attestaient de ses performances.

Elle prenait de l'assurance la couturière amateur, sa machine n'était plus vraiment en rodage et elle aussi se

sentait bien rôdée pour passer à la vitesse supérieure. Elle n'avait pas encore informé les enfants de leurs projets.

Son mari, insatisfait des négociations salariales qu'il avait entreprises depuis six mois déjà avec son employeur avait décidé de quitter la boîte. Il n'avait pas eu à prospecter longtemps, les transports étaient en pleine expansion, l'Europe en train de se construire, les échanges florissants entre adhérents de la CEE, et lui habitait au cœur du Bénélux. Il avait fait valoir ses compétences auprès de transports internationaux qui lui avaient aussitôt rédigé un contrat d'embauche. Le salaire se haussait en conséquence de la bonne santé de l'entreprise et ce n'était pas une augmentation de dix pour cent qu'il percevrait par rapport à son salaire précédent, ni même de vingt pour cent, mais de plus de trente pour cent. Seule sa femme était au courant. Il n'attendait plus que le moment opportun pour annoncer sa nouvelle fonction à tous ses proches. Ce n'était pas le genre de la famille d'adopter une attitude de nouveau riche ou de parvenu. Très peu de choses allaient changer dans leur mode de vie. Etre économe serait toujours de rigueur. Cependant, il avait décidé d'offrir des vacances aux siens. Ce serait une première.

« Crois-tu cela bien raisonnable ? avait demandé sa femme. Il vaudrait peut-être mieux attendre l'an prochain pour voir comment les choses vont tourner.

— Tu n'as aucun souci à te faire. Mon embauche est ferme et définitive et je connais bien le fonctionnement de l'entreprise. Crois-moi, ils ne sont pas prêts de plonger. Si je suis pris, c'est pour faire face au développement du secteur Déménagements internationaux. J'y vais les yeux fermés. D'ailleurs, le père Schutz de Lavoine et Frères me doit dix sept jours de congé, je veux les prendre maintenant avant ma nouvelle mission. Dans l'année à venir, je ne serai pas gâté de ce côté-là.

Madame Heinmann n'avait pas perdu de temps après cette conversation et était allée se fournir en coupons, de quoi confectionner des robes de vacances pour ses filles et pour elle. Elle avait acheté un patron de robe pour les jumelles et un autre pour elle. Le lendemain elle se mit à la coupe, c'était rapide, sans problème. Pendant que les filles étaient à l'école elle réalisa le montage et bâtit. Quand elles rentrèrent, elles trouvèrent chacune une robe prête pour l'essayage. A pois blancs, sur fond bleu ciel pour Julie, rose pour Clarisse, Maman ne s'était pas trompée, elle connaissait leurs goûts. Tout était parfait, le patron leur correspondait exactement, elle n'avait plus qu'à coudre. Alors, elle leur sortit de ses tiroirs un deuxième coupon. Les filles se demandaient ce qui leur arrivait. Deux d'un coup !

Leur père claironna à partir de la cuisine :

— Je veux que mes filles soient belles pendant nos vacances en Normandie.

Elles se retournèrent, la mine éberluée. Leurs bouches dubitatives semblaient ne plus obéir à leur cerveau et restaient béantes.

— Oui, dit Maman, remettez-vous, c'est vrai, vous êtes les premières à le savoir, vous pourrez apprendre la bonne nouvelle à vos frères tout à l'heure.

— Quand est-ce qu'on va aller acheter une valise, je veux y aller avec toi, tonitrua Clarisse.

— Moi, j'en ai vu une au grenier, de valise, je peux aller la prendre ?

— Oui, tu peux, il nous en faudra plusieurs, nous en achèterons une grande mais vous pouvez prendre celle-ci pour vous.

Elles descendirent bientôt du grenier avec leur trophée qui n'était plus de première jeunesse et qu'il serait nécessaire de restaurer.

— Je peux, avec la balayette ?

— Oui, intérieur et extérieur, n'oubliez aucun recoin, et dans la cour s'il vous plaît.

— Et après on la cire, d'accord ?

— Choisissez d'abord le modèle de votre deuxième robe. Alors voilà, j'utilise le même patron mais je pensais faire des robes bain de soleil, c'est-à-dire qu'au lieu des épaules je mets des bretelles, ça vous fera un décolleté carré. Par rapport au petit décolleté rond de l'autre, ça sera plus dégagé et devant et dans le dos.

Elle expliquait crayon en main. Les jumelles jubilaient.

— Et quel tissu tu prendras ?

— Ah, désolée, vous n'avez plus le choix. J'ai acheté des coupons, à bon prix, mais très beaux !

A force de fouiller dans tous les sachets étalés, elles finirent par trouver des étoffes rayées aux couleurs splendides à propos desquelles une polémique naquit sur le champ. Elles jetèrent leur dévolu toutes les deux sur un dégradé allant du vert anis au bleu canard. Le tissu identique dans les teintes orangées jusqu'à l'ocre ne les séduisait pas.

— On tirera au sort déclara leur père et celle qui ne sera pas d'accord restera chez Mémé.

Elles tournèrent le dos en ronchonnant et s'éloignèrent.

— En tout cas, ce n'est pas moi qui retaperai votre valise, héla leur mère derrière elles.

Valise était le mot magique qui mit fin à la querelle sur le champ. Elles se jetèrent sur l'objet, vide encore mais déjà plein à craquer de leurs rêves, et l'emportèrent dans la cour dans un enthousiasme volubile. Madame Heinmann quant à elle avait à s'acquitter d'une obligation, une promesse qu'elle avait faite. Sa voisine, Marguerite Lacombe s'en était allée jaser sur la machine toute neuve, ébahie par ses performances et les « belles choses » produites par Jeannette. Cela n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde.

Mademoiselle Anne, l'amie de Mademoiselle Marguerite s'occupait d'une vierge très ancienne exposée dans un petit oratoire fermé par une porte en verre dont elle seule possédait la clef. C'était une vierge en majesté, les bras tendus, prête à recevoir sur sa poitrine l'humanité souffrante et implorante. Son visage de porcelaine peinte semblait à la fois impeccablement maquillé et d'une simplicité, d'une douceur désarmantes. Ses cheveux étaient rejetés vers l'arrière sous sa couronne de reine. Elle était habillée de vrais vêtements, toujours un peu passés à cause du rayonnement solaire intense à cet endroit d'exposition sud, rayonnement renforcé par le miroitement de la rivière. Mademoiselle Anne avait décidé que pour sa fête, le 15 août, Marie aurait droit à une robe neuve. Chaque fois qu'elle passait devant la maison de la seule couturière qui restait au village, elle entrait glaner ce qui lui paraissait convenir pour la future tenue de Notre-Dame. Jusqu'alors, elle lui avait cousu de superbes robes mais ses yeux commençaient à lui jouer de mauvais tours, ses doigts aussi d'ailleurs avaient tendance à s'engourdir. Alors, Anne fit halte chez Madame Heinmann et lui demanda s'il lui serait possible d'habiller Marie. On ne put lui refuser ce service. Elle déballa ses bouts de tissu et avec la dextérité de celle qui avait pratiqué cette opération chaque année pendant près de quarante ans, elle superposa ce qui lui paraissait s'assortir : robe bleu ciel à empiècement bleu nuit, séparés par un entre-deux écru, cape de velours violine, retenue par un cordon doré. C'était décidé, c'était d'ailleurs parfait et Jeannette n'eut ni à discuter ni même à intervenir ! Seulement à s'exécuter, ce qu'elle fit de bon cœur. Lorsqu'elle porta la parure prête à sa commanditaire, celle-ci lui demanda de l'aider à rafraîchir la vierge avant de l'habiller de neuf. Elles lui firent une toilette complète et chassèrent également les araignées de sa maison dont elles firent briller le vitrage. Anne la garderait sur sa table de nuit jusqu'au matin du 15 août. Il n'était pas correct

que quiconque la vît dans ses nouveaux atours avant le jour de sa fête. Elle demanda à son « habilleuse » de venir la placer elle-même dans l'oratoire, le matin de l'Assomption, juste avant la sonnerie de la messe. C'est ainsi qu'on devait pratiquer. Jeannette fut bien obligée de lui dire qu'elle serait absente à ce moment, puisqu'ils avaient décidé de partir en vacances. La perplexité fut lisible sur le visage de la vieille demoiselle embarrassée. Elle ne vit aucun intérêt à demander où les mènerait la route des vacances, elle ne pensa même pas à leur souhaiter un agréable séjour et se contenta de dire d'une voix déçue :

— Ce n'est pas grave ! Le plus important est fait. Je saurai la replacer, elle ne pèse pas lourd ma petite vierge. Juste une chose : il faudra que je pense à bien l'enfermer au cadenas, elle est si jolie maintenant, on pourrait nous l'enlever ! »

Rue du Lavoir

Les filles complotaient. La fête des Mères était proche ! On était déjà jeudi. Il fallait tenter quelque chose : c'était aujourd'hui ou jamais. Cathy en était bien consciente et interrogea Eveline sur ses intentions. Cette dernière ne semblait pas perturbée par ce problème. Elle cueillerait un bouquet dans leur jardin et l'offrirait à sa mère, de toute façon sa tirelire ne contenait pas de quoi faire un achat. Cathy se garda bien de lui révéler, pour ne pas la blesser que son papa l'avait un peu « aidée ». Eveline n'avait plus son père depuis cinq ans, elle ne parlait jamais de lui, mais Cathy savait que sa photographie en buste ne quittait pas la table de chevet de sa chambre. Sa maman avait fait agrandir une photo d'identité et en avait donné un exemplaire à chacun des enfants.

Cathy et Eveline étaient les meilleures copines du monde depuis plusieurs années déjà, et Eveline comprenait bien que la famille de Cathy était une famille « normale » mais qu'elle-même n'aurait plus jamais cette chance-là. Elle l'acceptait, elle n'était pas jalouse et lorsque le père de Cathy la taquinait gentiment, elle avait un peu l'impression d'être la sœur de Cathy. Elle comprenait parfaitement que son amie ait envie d'acheter un cadeau pour sa maman. Cathy possédait une tirelire résonnante de pièces qui tintaient joliment sur un des flancs du petit chat en porcelaine et quand on essayait de produire la même musique sur le flanc opposé, on obtenait un son assourdi, ce qui signifiait que la chaton contenait aussi des billets, au moins un billet de banque !

« Si tu veux aller à Castel-des-Ducs, je veux bien t'accompagner.

— Je serais très contente que tu viennes ! Mais je dois d'abord trouver un prétexte pour que Maman ne se doute de rien.

Elles réfléchirent en silence. La matinée s'achevait, leurs devoirs aussi qu'elles avaient fait ensemble comme presque tous les jeudis. Cathy, en effet possédait un bureau, ou plutôt son père l'autorisait à se servir de son bureau, du moins à s'y installer pour tous ses travaux d'écriture. Cela ne signifiait pas qu'on avait le droit d'envahir son domaine professionnel ou privé. Bien entendu, les tiroirs étaient fermés à clé ainsi que le meuble à rouleau qui servait au rangement des dossiers, car le père de Cathy avait une activité du soir succédant à son activité du jour. Il était courtier en assurances pour une agence privée et sillonnait les campagnes à bord de l'Aronde Simca mise à disposition par son patron, Monsieur Lévy.

Cathy était ravie de cette disposition, car son père emmenait sa famille en promenade le dimanche à bord de cette voiture dont il avait le droit de se servir comme bon lui semblait. Sa femme et ses filles adoraient ces virées, auxquelles, parfois, elles faisaient participer une camarade de classe de l'une ou l'autre des filles. Il fallait se serrer un peu mais qu'importe. Cathy regardait défiler le paysage à travers les vitres. La voiture glissait, pour un peu, elle aurait eu la sensation de voler ! Peut-être sa griserie était-elle accentuée du fait qu'elle savait parfaitement ce que signifiait le nom de cette automobile : « Aronde » voulait dire « Hirondelle », elle l'avait lu dans « L'encyclopédie à l'usage des enfants » au chapitre du Moyen-âge.

Parmi les copines de Cathy, il n'en était que deux dont les parents possédaient une automobile, pourtant, de plus en plus de gens pensaient à devenir propriétaire d'une voiture. C'était une aubaine pour Monsieur Laurent qui décrochait des contrats auprès des nouveaux acquéreurs.